

Le Courrier de la Serbie

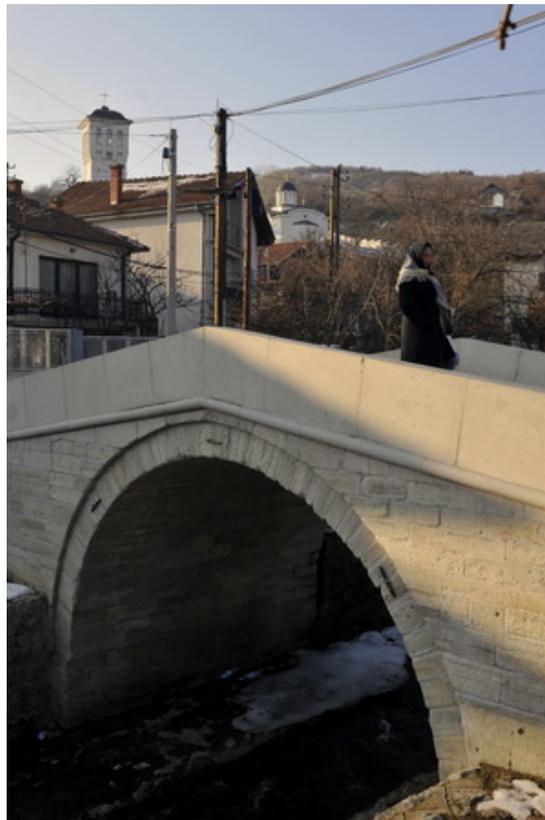
Patrimoine ottoman en Serbie : Vranje, carrefour des Balkans

Par nos envoyés spéciaux à Vranje

samedi 28 février 2009

La ville de Vranje, ancienne bourgade turque dans le sud-est de la Serbie, est longtemps restée aux portes de l'Orient. Ce relais des caravanes, à la périphérie de l'Empire ottoman, a vu deux civilisations se rencontrer, se mêler et s'affronter. Portrait d'une ville à la croisée des routes, dont l'architecture et les mentalités se sont transformées au fil des guerres et des migrations.

Texte : Philippe Bertinchamps. Photos : Marija Jankovi .



« Les hautes bâtisses neuves, dures, construites sur plan et anguleuses, blessent les yeux. Et les vieilles maisons basses, au ras du sol, chaleureuses, s'enfoncent et se perdent dans la neige. Je me hâte de déposer mon bagage devant l'auberge, et dans cette nuit, seul, transi de froid, je cours vers mon quartier. Je le traverse de long en large, jette un oeil dans les cours familières, pousse le vieux portail, écoute les conversations dans les foyers, mais je m'effraie à la vue de ces nouvelles maisons, des jardins sans feuillage, des murs écroulés, des puits comblés, et je dois prendre garde à des chiens nouveaux, inconnus... » (Borisav Stankovi , *À mes connaissances*) [\[1\]](#).

Vranje, gros bourg turc de jadis, est situé à l'extrême sud-est de la Serbie, entre le Kosovo, la

Macédoine et la Bulgarie, dans le massif de la Kukavica, sous les collines de oaka, Pljakovica et Krstilovica. Longtemps, les caravanes de marchands turcs, albanais, grecs, roms et cingars (descendants des Romains) y firent étape. Vranje, ville relais sur la voie Thessalonique Belgrade, se trouvait à la croisée de deux mondes, deux civilisations : l'Orient et l'Occident.

En 1454, un an après la chute de Constantinople, le sultan Mehmed II le Conquérant soumet le despotat vassal de Serbie. Vranje restera sous domination turque 422 ans, 7 mois et 17 jours. Elle sera libérée sur le tard, en 1878, lors de la seconde guerre russo-turque. Selon les annales de Prizren de 1873/74, la bourgade compte 5 mosquées, 6 auberges, 1 hammam, 1 tour d'horloge, 2 églises orthodoxes, 1 télégraphe et 32 moulins. En 1879, on recense 8291 habitants.



(Collection privée)

Depuis le Moyen Âge, les groupes de marchands viennent y acheter des chevaux et du bétail, qu'ils exportent vers l'Autriche et la Turquie. Ou des vers à soie, à destination de l'Italie. Sur la place du marché, on trouve (aujourd'hui encore) - outre le lait, le fromage et le *kajmak* (produit crémeux entre le beurre et le fromage) -, toutes sortes de denrées acheminées de Thessalonique ou du bassin du Vardar : oranges, citrons, piments, olives, figues sèches, pois chiches, blé, riz et tabac dont la région est grande productrice...

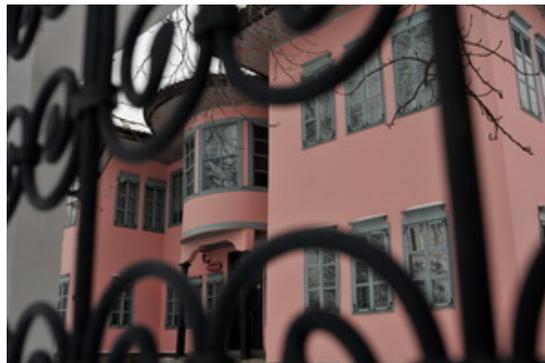


(Collection privée)

« Dès qu'arrivait le vendredi, veille du samedi jour de marché, et que la nuit commençait à tomber, quelque chose là-bas changeait, s'animait. Le fumet des rôtis, des repas gras, des viandes grillées commençait à se répandre. Les feux des lanternes suspendues à l'entrée des auberges déjà scintillaient et se croisaient. Et à l'entrée de cette rue droite qui menait à la ville, on voyait s'avancer en masses sombres des voyageurs. Turcs, Arnaoutes, Tziganes, maquignons. Ils arrivent, comme s'ils rentraient chez eux, tout droit vers ce quartier, librement, à leur aise. Alors, du centre et des rues avoisinantes descendent et s'attroupent des vieilles femmes, des jeunes filles, des enfants, des domestiques ; ils vont d'auberge en auberge, de taverne en taverne, à la recherche de ces Turcs, dans l'espoir qu'ils leur apportent quelque chose : de l'argent, des messages, ou un salut de la part d'un mari, d'un fils qui a son négoce là-bas, en Turquie » (*Grand-mère Stana*).



Au centre de la ville s'élève le sérail. « Entouré de hauts murs et de peupliers élancés, couvert de vigne vierge et de lierre, il jaillissait de toute cette végétation avec ses terrasses et ses balcons » (*Stojanka, la blanche jeune fille de Vranje*). Le palais date de 1765. Le pacha Husein l'a édifié pour son fils, le bey Sulejman. Le *selamluk*, bâtiment des hommes, était relié au *haremluk*, bâtiment des femmes, par une galerie suspendue en bois. Le harem, dit-on, ne comptait pas moins de 20 femmes, « autant réputées pour la fermeté appétissante de leur corps ardent que pour leurs yeux brillants de luxure » (*Le sang impur*).



En 1878, après l'expulsion des Turcs, le sérail fut réquisitionné par le général Belimarkovi , et transformé en hôpital militaire. L'évêque Pasije le racheta à la fille du pacha, et le céda à la municipalité. Ce fut un lycée. En 1895, l'écrivain Radoje Domanovi y enseigna le serbe, avant d'être révoqué pour s'être publiquement opposé au régime policier du roi Aleksandar Obrenovi . Depuis 1960, le *selamluk* abrite le Musée national. En 1993, le *haremluk* est passé entre les mains de la compagnie Simpo, qui l'a modernisé en restaurant « business club ».



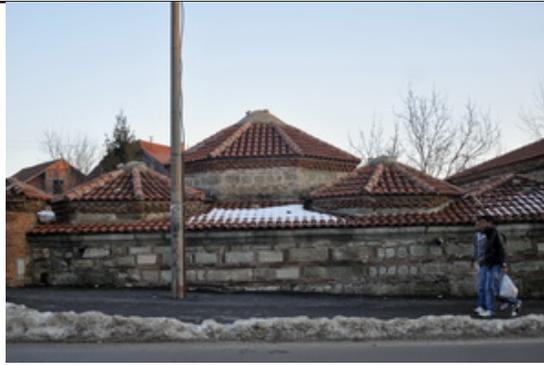
La place du marché est à l'est, à la périphérie de la ville. Les samedis, la circulation est bloquée. La grand-rue, noire de monde. Les villageois vendent leurs produits : miel, piments, *rakija* (eau-de-vie), pommes de terre, tabac... Les forgerons exposent des *tumbe* (braseros) parmi les cheminées et les gouttières en zinc. Les femmes rroms écoulent des tissus, draps, rideaux, robes, serviettes éponges et survêtements, qu'elles auront achetés en Bulgarie.



La rue droite qui mène au centre-ville, et par où les caravanes arrivaient, est un quartier piétonnier. Des tavernes que fréquente la jeunesse s'échappent les décibels de la techno. Les échoppes et les boutiques ont été relocalisées dans un centre commercial. Meubles Simpo bradés à 50%. Costumes et tailleurs Yumco à 80%. Au milieu d'un dédale d'allées vides, mal éclairées, trône le Copacabana, improbable night-club des années 1990. Depuis une décennie, les combinats Simpo et Yumco, fleurons de l'industrie yougoslave, licencient à tout-va : 73% de la population active ne touche pas de salaire.



Au-delà du centre-ville, au bout de la montée, en direction du quartier de Gornja araija, se trouve le hammam. Il fut construit en 1691, restauré une première fois en 1956, une seconde fois en 2003. On raconte qu'un temps, les Turcs l'utilisèrent comme crématoire pour brûler les rebelles.

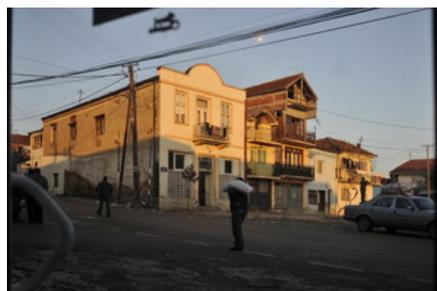


« C'est une sorte de rotonde faite de vieilles pierres dont les plus basses sont moisis et humides. En haut, juste sous le toit, les fenêtres sont grillagées pour empêcher que, de la *arajja*, on puisse voir à l'intérieur. Le toit est affaissé, large et tout noir. Au milieu seulement, en haut, là où est la grande verrière par où pénètre la lumière, on peut apercevoir la chaux et le plâtre des murs intérieurs. Partout, autour de l'édifice, l'eau ruisselle, surtout autour de cette fontaine qui alimente les bains et dont les eaux sont distribuées ensuite aux alentours, jusqu'à la *arajja*. (...) Le sol est dallé. Au centre du plafond, une lampe est suspendue, car les fenêtres, percées très haut et recouvertes de treillis, donnent peu de jour. Seul, un énorme brasier jette ses lueurs rouges et chaudes où l'on sèche des tabliers de bain » (*Le sang impur*).



(Archives de Vranje)

Le samedi, au coin de la rue, les badauds ne se tiennent plus aux aguets pour voir passer les femmes se baigner. Bien que l'infrastructure soit intacte, le hammam est fermé. L'UNDP (Programme des Nations Unies pour le développement) et la municipalité de Vranje ont investi pour le restaurer en musée - en vain, à cause de problèmes d'étanchéité. Selon Miomir Stojanovi, architecte chargé de la rénovation controversée, les usages sociaux ont changé. Et d'ajouter : « Moi, je préfère le jacuzzi... »



Gornja araija est la plus grande des *mahale* (quartier rom) de Vranje. Les Roms y habitent depuis le Moyen Âge. En 1879, on comptait plus de 200 forgerons, 29 charpentiers, 29 cordonniers, 20 boulangers, 11 teinturiers, 16 maréchaux-ferrants, 14 tailleurs et 15 barbiers. Main d'oeuvre non qualifiée dans les anciens combinats yougoslaves, ils furent frappés de plein fouet par la crise. Sur la place aux maisons retapées de bric et de broc, il ne reste plus trace de la prospérité de naguère. Seul un petit groupe de vendeurs à la sauvette zone, sans attirer les trop rares chalands.

La maison où ils s'adossent pour fumer une cigarette était autrefois bien connue. Le samedi, après le marché, les maquignons s'y arrêtaient pour s'enivrer, paraît-il, en de tapageuses liesses. L'hôtel de passe *Belo Jagnje* (« L'agneau blanc ») fut la première maison à étage du quartier. Dans les années 1950, l'établissement a été nationalisé par les communistes. Aujourd'hui, cinq familles, soit une vingtaine de personnes, habitent la bâtisse décatie.



L'année 1878 marque la dernière étape de l'affranchissement de la tutelle ottomane. La Serbie est reconnue indépendante. Le 31 janvier, Vranje est libérée. Après six jours de bataille, par un froid polaire, le pacha Ramiz remet les clés de la ville au général Belimarkovi . On hisse les drapeaux, déroule les tapis, célèbre une messe. Les beys et les notables convertis se retirent de cette province lointaine et reculée. Les minarets sont brûlés.

Au lieu et place du vieux cimetière musulman, on aménage un jardin public. Puis, après la Première Guerre mondiale, un terrain de football. Les équipes locales y disputent leurs matchs : *Jedinstvo* (« Unité ») contre *Sloga* (« Union »), *Gra anski* (« Citoyens ») contre *Hajduk* (« Brigand »). Le 28 juin 1931, jour de *Vidovdan*, on pose la première pierre du nouveau lycée. Le 27 janvier 1934, jour de la Saint-Sava, l'édifice, futur « Lycée Bora Stankovi », est béni.



Vranje compte maintenant plus de 55 000 habitants. Les petites maisons basses aux toits sombres et affaissés ont presque toutes disparu. Elles ont fait place à de « hautes bâtisses neuves, dures, construites sur plan et anguleuses ». Disparus les mûriers que l'on plantait pour s'assurer que le sol était bien humide avant de forer le puits et de construire la maison. Disparue la multitude de *kapid-ik* (petite porte qui relie les jardins d'une maison à l'autre) et la proximité de ce type de voisinage.



Le temps n'est plus où les *gazde* (maîtres de maison) descendaient dans la *arsija* pour leurs affaires. Tous parlaient turc. Et se distinguaient par leur façon de s'habiller : fez, long *mintan* soyeux (gilet sans manches) par-dessus une *kolija* (veste) et *akaire* (pantalons larges) de drap souple ceints d'une large *boaa* (ceinture de soie plusieurs fois enroulée autour de la taille).

Les femmes étaient vêtues d'étoffes bariolées : *aamija* (fichu) aux couleurs vives et franches nouée sous le menton, boléro court sur tunique de satin broché ou de percale chamarrée et *aalvare* (pantalons bouffants resserrés aux chevilles) ceinturés qui se gonflaient et retombaient au rythme de leur marche...



Si Vranje, qui fut peut-être l'un des premiers centres bourgeois de la région, a cessé d'être turque, elle est quand même restée aux portes de l'Orient. Depuis toujours, la première chose que demande le visiteur sera : « Quoi de neuf sur la *araija* ? » La *araija*, c'est le marché turc, le bazar et, par extension, la place publique où se trouvent les principales boutiques, échoppes, auberges et tavernes. C'est le lieu où l'on fait ses emplettes, où l'on flâne, où l'on va pour *voir et se faire voir*. La

araija, c'est tout ce qui se raconte en ville...



(Collection privée)

Sur *Beli most* (le pont blanc), une inscription est gravée en arabe : « Ô, gardien, la propriétaire de cette bonté et beauté, *hanuma* Aisha, a bâti ce pont afin que Dieu lui pardonnât ses péchés et les péchés de ses parents ». La belle Aisha, fille de Selim bey, fut tuée, dit-on, par son père pour s'être éprise du jeune Stojan. Depuis, beaucoup d'eau a coulé sous le pont. Mais sur la *araija*, tous s'accordent à le reconnaître, il demeure comme un envoûtant et très ancien parfum d'Orient qui inspire à Vranje ses chants d'amour les plus tristes et les plus beaux.

*Zaree se ludo mlado,
Da ne jaai konja vrana,
Da ne ide na drumove,
Na drumove u hanove,
Da ne pije rujno vino,
Da ne ljubi male mome,
Male mome varoaanke.*

*Zaree se, ne strpese se,
Pa si jana vrana konja,
Pa iskoi na drumove,
Susrete ga tnko Stane,
Tnko Stane, donjo vranjce.*

*Dva put su se zagrnali,
Tri put su se celivali,
Na tri mesta usta pukla,
Tri su kapke krv kapnale,
Bele toske uprskale.*

[1] Borisav Stankovi (Vranje, 1876 - Belgrade, 1927) est considéré comme l'un des plus grands écrivains serbes. Les nouvelles dont sont tirés ces extraits ont été écrites entre 1898 et 1909. Elles sont parues en français dans le recueil *Pays natal* (éditions *L'Âge d'homme*, 2007. Traduction : Vladimir André Cejovic). Borisav Stankovi y dépeint la vie de sa ville natale

à une époque de transition, peu après le départ des Ottomans. L'autre ouvrage cité est *Le sang impur*, écrit en 1910 (*L'Âge d'homme*, 1980. Traduction : Marcelle Cheymol-Voukassovitch).